

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Québécon

Sébastien Aubin

Volume 53, numéro 4 (296), juin 2012

Nous ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66862ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aubin, S. (2012). Québécon. *Liberté*, 53(4), 72–76.

QUÉBÉCON

« Je suis un citoyen des Amériques. »

Tanse, j'suis aussi un Cri d'une nation de l'Ouest; *danakog*, j'suis aussi un Malécite d'une nation de l'Est : *quwé*, j'suis aussi un Huron-Wendat d'une nation du Nord; bonjour, j'suis aussi d'une nation française : *Good Afternoon, I'm also from a Scottish Nation from overseas*; *boujou*, j'suis aussi de la nation métisse de par icitte.

Au Québec, la démocratie a parlé au lendemain des dernières élections fédérales. Le Bloc Québécois a été éliminé et le Parti Québécois perd le contrôle de ses objectifs de souveraineté et d'indépendance territoriale.

Aujourd'hui, les dirigeants québécois et leurs instances politiques nationalistes se doivent de regarder la réalité en face et de se rapprocher de la thèse confédérale autochtone de souveraineté et association nationale entre les Canadiens, les Québécois, les Premières Nations, les Inuits et les Métis. Cette thèse avait été promue à la Grande Paix de Montréal en 1701 et reprise puis proposée en partie aux Québécois par René Lévesque à la fin des années 1960.

Il est évident que les formules proposées par les Canadiens et les Québécois nationalistes ne semblent plus fonctionner, et qu'ils devront trouver un terrain d'entente, de nouvelles solutions à cette impasse politique, pour la survie même des Québécois.

Si selon ces nationalistes l'avenir du Québec et du Canada repose sur la distinction de chacune de leurs souverainetés et de leurs indépendances territoriales, il ne faudrait surtout pas oublier que, selon les lois internationales établies par les Nations unies, cet état de choses s'applique aussi par juridiction originaire aux nations autochtones des Amériques.

Les nations autochtones possèdent elles aussi une appartenance territoriale au Québec et au Canada. Elle est vieille de millénaires. Elle se définit et elle est régie par des lois autochtones tribales, nationales et confédérales.

Selon les lois internationales qui s'appliquent, les Canadiens et les Québécois devront se souvenir que les nations autochtones du Québec possèdent toujours leur juridiction originaire et leur droit d'occupation de la terre qu'ils habitent depuis des millénaires. Elles n'ont jamais été conquises et elles n'ont jamais vendu ou cédé leurs droits territoriaux.

Par contre, en vertu des valeurs culturelles et de la philosophie territoriale des nationalistes autochtones du Canada et du Québec, les nations autochtones n'entretiennent aucune prétention d'appartenance à un territoire enclavé dans un pays ou un autre, conformément à l'égoïsme et l'ethnocentrisme d'une philosophie nationaliste adoptée par l'élite politique des partis nationalistes québécois et du gouvernement du Canada.

Le désir des nationalistes autochtones d'enclaver un territoire ne sert que de contrepoids aux prétentions territoriales égoïstes des nationalistes canadiens et québécois.

La réalité territoriale chez les Autochtones est tout autre. Les Anciens nous avisent que la survie de la planète Terre dépendra très bientôt de la capacité de l'être humain à éliminer les frontières, les clôtures, pour mieux développer ce qui nous unit plutôt que ce qui nous sépare.

Chez les Autochtones nationalistes, la terre n'appartient pas à l'homme, l'homme appartient à la terre.

Chez les Autochtones nationalistes, on parle de respect, d'unité, d'égalité et de paix. Pour atteindre nos objectifs, notre science politique nous parle de confédération, non pas entre provinces mais entre nations distinctes les unes des autres, habitant toutes sur un territoire collectif.

Chez les Autochtones nationalistes, on ne possède pas un territoire, on occupe et on partage équitablement un territoire confédéral.

Chez les Autochtones nationalistes, un troisième ordre de gouvernement n'existe pas, car seules des nations se joignent à une grande confédération d'égal à égal.

Chez les Autochtones nationalistes, nous possédons une constitution, comme celle qui nous a été empruntée par le Canada et les États-Unis, et une grande confédération qui unifie la population de toutes les nations autochtones, et qui peut comme dans le passé inclure celles du Québec et du Canada.

Nous avons aussi des prophéties qui nous sont transmises par les Anciens. L'une d'entre elles nous parle d'une grande confédération à venir au nord de l'île de la Tortue, au Canada.

Elle dit que trois confédérations vont bientôt s'unir pour la paix, l'unité et l'égalité, et que chacune de ses confédérations devra cohabiter démocratiquement sur le sol commun dans le respect de chacune des lois des trois peuples, de leurs langues et de leurs coutumes.

Elle parle de la Confédération des Francophones et de leurs alliés, elle parle de la Confédération des Anglophones et de leurs alliés, elle parle de la Confédération des Autochtones et de leurs alliés, unies pour former la Grande Confédération selon des principes politiques strictement autochtones.

Oui, les nationalistes du Québec s'obstinent toujours à entrer dans la modernité de l'ethnocentrisme et de l'égo-centrisme national des pays du monde et de l'Amérique, tels le Canada, les États-Unis, le Mexique, Cuba et l'Argentine, où règnent les soldats, la violence, les armées et les armes nucléaires.

Un pays de plus en Amérique du Nord à utiliser la violence physique et psychologique pour maintenir sa propre philosophie nationaliste et matérialiste, pour protéger ses frontières linguistiques, culturelles, politiques et territoriales contre un envahisseur potentiel.

Trouvez-moi un pays dans le monde qui n'a pas été créé sans guerres sanglantes, de quoi faire réfléchir ceux qui croient naïvement qu'un pays peut être créé démocratiquement !

Malgré la philosophie et la rhétorique politiques de tous les nouveaux arrivants sur les deux continents de l'Amérique, des nations autochtones distinctes l'habitaient avant eux et l'habiteront toujours. Elles ont droit elles aussi au respect, au même titre que le Québec et le Canada qui ont été fabriqués par tous ces nouveaux arrivants qui habitent sur des territoires ne leur appartenant pas.

Si cette poussée ethnocentrique et égocentrique des Canadiens et des Québécois persiste sans le respect de la souveraineté des nations

autochtones, elle forcera les Autochtones à réclamer eux aussi, sous la protection des lois internationales, leur pays au sein de ce nouveau pays, le Canada, et d'un éventuel Québec pour le maintien de leur existence et leur survie.

Plus cela change, plus les choses restent pareilles. On a offert le Canada comme nouveau pays aux Autochtones et nous le subissons toujours. On veut nous offrir, par l'entremise d'un référendum québécois, un autre pays sur notre territoire, le Québec.

Nous, les Autochtones, nous ne vous offrons rien, car nous avons tout partagé, et lorsque vos armées, votre pollution et vos guerres nucléaires vous auront tous anéantis parce que vous vouliez tout posséder, protéger les frontières de vos pays et vos philosophies, nous serons toujours là à nous demander c'est quoi, au juste, un pays.

Si seulement tous les immigrants sur notre vieux territoire ancestral, notre Amérique, notre île de la Tortue, prenaient le temps d'écouter et d'étudier la science politique et écologique des Autochtones, enseignée par les Anciens, et qui par la Constitution se donne le mandat de protéger équitablement la terre, l'eau, les animaux, les plantes, l'air, les poisons et tous les êtres humains!

On pourrait, tous ensemble, offrir mieux à nos nouvelles générations, à l'aube du quatrième âge — pour vous, les immigrants de ce Canada, à l'aube de votre XIX^e siècle —, et former une nouvelle nation, un pays sans frontières, dans le respect de tout un chacun, et dans le partage équitable des richesses naturelles de ce continent.

Les Canadiens et les Québécois n'ont rien à nous enseigner et ils ont tous à apprendre des Autochtones pour sauver ce continent, cette planète, d'une destruction quasi irréversible.

Quelle prétention nationaliste de croire que l'histoire de notre continent commence avec la fameuse découverte en 1534, alors que nos grands-pères et nos grands-mères autochtones, qui vous ont trouvés sur les plages de notre continent à moitié morts, nous parlent de centaines et de centaines de millions d'années d'histoire! C'est l'histoire à l'envers.

Et puis il y a les Métis au Québec, qui subissent les prises de position étroites de toutes les nations puristes, égocentriques et ethnocentriques avec leur philosophie ségrégationniste, ces nations qui nous ont conçus et qui nous rejettent toujours parce que nous osons vouloir maintenir notre différence et notre dualité, sans appartenir à une nation plus qu'à une autre, par amour et respect de nos ancêtres paternels et maternels.

Nous, les Métis, sommes ce trait d'union si important dans toutes les ententes de paix du monde. Nous sommes la base de l'écriture spirituelle de la ceinture de wampum et de la prophétie de Kondiaronk, ce grand sachem de la nation des Hurons-Wendats de Michilimakinac, instigateur du traité de la Grande Paix de Montréal du 4 août 1701.

À l'époque, cette Grande Paix avait comme but ultime de réunir dans une seule grande confédération toutes les nations qui habitaient et habitent toujours l'Amérique du Nord.

La langue diplomatique et spirituelle de ce génie politique avait recours aux relations de parenté pour exprimer métaphoriquement les rapports entre ces nations. Cette Grande Paix était pour Kondiaronk une alliance de personnes, de frères et de sœurs, car dans la vraie tradition autochtone les échanges matrimoniaux visent à unir dans le sang toutes les nations alliées pour faciliter les échanges spirituels, culturels, politiques, économiques et militaires, et surtout pour éviter les guerres et maintenir dans la démocratie une grande paix .

Entre les Canadiens, les Québécois et les Autochtones d'aujourd'hui, les alliances par le sang ont constitué le lien le plus irréversible. Les Métis sont devenus l'écriture spirituelle, le parchemin vivant de cette Grande Paix de Montréal, les enfants de la prophétie de Kondiaronk. Nous sommes des traités vivants scellés dans l'ADN et qui résultent de toutes les ententes écrites entre les nations européennes et les Premières Nations.

«Nous n'avons qu'une cabane et un feu, nous ne devons avoir qu'un même esprit, lions-nous, l'occasion est belle», furent en 1701 les paroles de Kondiaronk, ce visionnaire, ce génie politique. Il savait qu'un jour la Grande Paix de Montréal favoriserait la survie au sens strict, surtout devant la dure réalité des guerres de l'époque, et qu'elle deviendrait, un jour lointain, une prophétie, le symbole des relations entre toutes les populations qui résident sur son territoire ancestral, en cette terre du Kanata qui l'a vu naître et qui l'a vu mourir.

C'est un Métis, un enfant de la prophétie de Kondiaronk qui vous l'offre aujourd'hui. La survie des Canadiens, des Québécois et des Autochtones en dépend.

Il s'agit de tendre l'oreille et d'écouter les battements de cœur de la jeunesse autochtone, canadienne et québécoise qui veut vivre son avenir démocratique dans le respect, le partage équitable, et surtout dans la paix et la cohabitation durable.